

Commentaires

Number 25, September–October–November 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20580ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (25), 21–27.



René
Daumal
La Grande
Beuverie

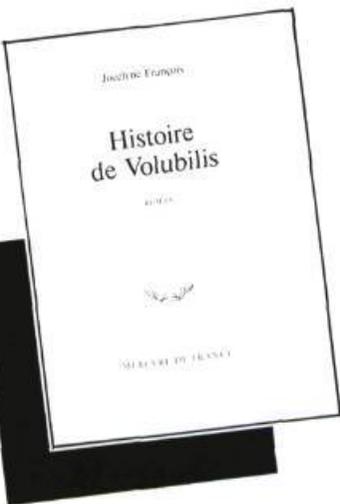
l'IMAGINAIRE
GALLIMARD

«faire sans savoir et savoir sans faire» (p. 145). Tentation de s'en remettre à une mécanique qui évite de vivre soi-même. Notre monde semble de plus en plus fondé sur des absolus (science, foi, patriotisme) qui s'opposent et entraînent des excès qui détruisent l'Homme.

Dans la dernière partie, Daumal, à travers l'image diurne du «soleil», invite au «réveil». La nature et le cosmos offrent une harmonie à laquelle seul l'Homme résiste. Le narrateur réalise, et à travers lui le lecteur, que tout cela ne peut être qu'un cauchemar, qu'il faut s'arracher à cette «comédie de rêve» et qu'il est possible de faire mouvoir la «maison» de son être «sans attaches, sans peur, sans illusions» (p. 160).

L'intérêt de *La grande beuverie* repose beaucoup sur sa forme: à la fois farce rabelaisienne, satire et prose surréaliste, avec des accents de pataphysique et des calembours des plus corrosifs. La force de ce Rire est de faire apparaître l'Homme, dans ses efforts de se donner un sens, comme une mécanique qui tourne à vide. Le livre est alors une invitation à l'ascèse intérieure et à la recherche d'un «véritable mode d'emploi de la parole» (p. 30), un langage qui, comme l'art poétique hindou que Daumal approfondira dans *Les pouvoirs de la parole*, rende compte de l'être dans sa totalité.

Denys Lelièvre



Jocelyne François
Histoire
de Volubilis

Jocelyne François
Mercure de France, 1986;
25,50 \$

Ouvrir un nouveau roman procède parfois de la visite des ruines du palais de Knossos: on sent la présence de ses habitants imprégnée dans la pierre mais, à défaut d'un guide compétent et patient, on ne pourrait deviner la quotidienneté de leurs gestes.

Ici, le guide fait défaut. J'aimerais bien rencontrer Madame François pour qu'elle

me dise en des mots simples ce que renferment ses phrases alambiquées. Je veux bien laisser aller mon intuition, me fier à mon instinct et planer sur les multiples sens suggérés par les associations de mots et d'idées mais pas me faire rabattre brutalement au sol par des passages d'une banalité et d'une construction décevantes.

Très peu pour moi, merci.

Claude Régner



William Kennedy

L'HERBE DE FER
William Kennedy
Belfond, 1986; 24,95 \$

Commenter «le meilleur roman paru en Amérique depuis deux décennies», selon le *New York Times Book Review*; gagnant du *Genius Grant* de la fondation Mac Arthur, du National Award et en outre du prix Pulitzer, c'est tout un contrat. Surtout quand on n'a pas réussi à rencontrer le génie littéraire qui a fait l'unanimité de la critique américaine.

Mais, tout de suite, une précision s'impose pour rendre justice à l'auteur de *L'herbe de fer*. Ce n'est pas vraiment le livre de William Kennedy que j'ai lu. Parlons plutôt d'une pénible traduction française dans laquelle le romancier ne saurait sûrement pas reconnaître son œuvre. Transmettre l'idée, l'intention, la magie qui animent les mots est un talent

que Marie-Claire Pasquier, la traductrice, n'a pas su prouver.

Venons-en à notre histoire. C'est en déambulant au long des rues d'Albany, sur les traces de Francis Phelan, sorte de clochard céleste, que l'on fait connaissance avec la capitale de l'État de New York de la fin des années 30. Fils d'un immigré irlandais, Francis est un ancien champion de baseball dont les talents de lanceur lui valent la responsabilité de la mort d'un *jaune* au moment de l'importante grève des tramways qui paralyse cinq villes américaines en 1901. Cet événement marquera le reste de son existence.

Quinze ans plus tard, il abandonne carrière, femme et enfants pour choisir l'exil après la mort, soi-disant accidentelle, de son dernier-né âgé de seulement 13 jours lorsque survient le drame. Francis ira alors promener sa culpabilité sous d'autres cieux, même au Canada. Il connaîtra de nouvelles mésaventures et d'autres fuites pour finalement revenir à Albany en 1938

LA GRANDE BEUVERIE

René Daumal
Gallimard, L'imaginaire
n° 165, 1986; 8,25 \$

René Daumal a animé, entre 1925 et 1930, principalement avec Roger Gilbert-Lecomte, un mouvement littéraire contemporain du surréalisme, le Grand Jeu, qui poussa à ses limites l'exploration sensorielle du corps dans le but d'établir une «métaphysique expérimentale». Il rompt avec le groupe pour approfondir ses connaissances de la philosophie de l'Inde et s'initier à l'étude du sanskrit. Vers 1935, c'est la rencontre avec Alexandre de Salzmann qui lui révèle l'Enseignement de Gurdjieff. *La grande beuverie* est un conte initiatique qui témoigne de cette démarche vers la Connaissance et la réalisation de soi.

L'essentiel du récit raconte, dans une atmosphère entre réel et rêvé, la nuit mouvementée d'un chercheur de Vérité, témoin de la folle agitation des *Bougeoteurs* (hommes d'affaires, politiciens), des *Fabricateurs d'objets inutiles* (artistes, écrivains), des *Explicateurs* (scientifiques, philosophes). C'est une parabole qui tourne en dérision un monde hyper-spécialisé, cloisonné, qui prend des champs d'activité ou des savoirs comme des fins en soi, des «paradis artificiels» qui représentent une fuite en avant et dont la règle d'or serait:

Le récit commence d'ailleurs à cette époque, plus précisément dans le cimetière catholique St. Agnès où reposent les Irlandais disparus d'Albany, dont les parents de Francis et son propre fils. Notre héros y travaille comme fossoyeur

commentaires

«d'un jour» pour payer l'avocat qui vient de le sortir d'une mauvaise passe. Dès lors, on se promène entre passé et présent à la conquête de ses terribles secrets.

Au pays de tous les possibles, comme chacun le sait, pour ne pas réussir, il faut avoir choisi la défaite. Voilà qui résume la vie sans gloire de Francis Phelan.

Françoise Lord



UN CAPTIF AMOUREUX

Jean Genet

Gallimard, 1986; 24,95 \$

«Et la volupté n'est, peut-être, je le crois

Que l'essai de mourir ensemble...»

Anna de Noailles,

La douleur est pressée...

Afin d'écrire ce livre sur ses années passées avec les Panthères noires et les Palestiniens, Genet s'était entouré d'une solitude où, rêvant et fantasmant, il n'était plus que sensibilité et mémoire. Ne croyant en aucun ordre, pas même en ceux de la fiction romanesque ou de la relation, car la mémoire vacille dans le récit, mais au besoin et à la nécessité de dire, il ne restait au *Vagabond* que cet art de la digression qui lui a permis de décrire un monde bouleversé, un chaos lui renvoyant une autre fiction dont il s'est appliqué à rendre les faiblesses et les beautés. Ainsi, par exemple, la déroute structurale de ce mémorial redouble celle, morale, des révolutionnaires. Bien sûr, Genet n'a pas cédé à la tentation d'écrire une *Guerre des Sémites* à laquelle il demeure profondément étranger. Son livre, dit-il, doit être l'accumulation d'instantanés délicieux qui ont su voiler le vide des événements. Ce sont surtout ces vertiges esthétiques et ces jubilations, ces moments où les beautés de l'éphémère et du marginal se conjuguent qui donnent leur valeur à ces voyages dans le temps du souvenir. C'est la grâce et l'érotisme féminin d'une danse inimitable par

laquelle de virils Bédouins s'efforcent d'humilier les Palestiniens qu'on les a empêchés de tuer. C'est la permanence de pratiques anté-islamiques que révèle soudain une procession de jeunes pêcheurs rendant hommage à l'étoile Polaire anthropomorphisée dans les traits de la sainte Vierge. C'est cette jeune femme qui donne à lécher, en guise d'hostie, son pendentif de perle noire dans l'échancrure élargie de sa chemise à deux phalangistes sur le point d'aller se faire tuer. Érotisme, révolution et mythologie sont fondus et enchaînés dans une prolifération d'images saisissantes, chacune traduisant un choc éprouvé.

Depuis que dans son célèbre essai, Sartre l'avait récupéré (moderne ciguë), Genet en fut le captif jusqu'à la mort. À la provocation de ses acrimonies, l'indifférence ou les honneurs lui ont presque toujours répondu, victime de son style qui séduit sans convaincre et qui ne prend que de rares libertés de langage. Ennemi de l'orgueil, à l'affût des humiliations par lesquelles il pourrait arriver à la volupté, Jean Genet, s'il fut surtout attiré par l'extraordinaire sensualité des Panthères noires et des Sémites, a mis ici le dernier point à son œuvre de révélateur. Et s'il est vrai que tout amour se meut dans le sentiment d'une intime misère par laquelle on communique, alors Genet ne les a pas trahis, il les a livrés le plus tendrement qu'il a pu.

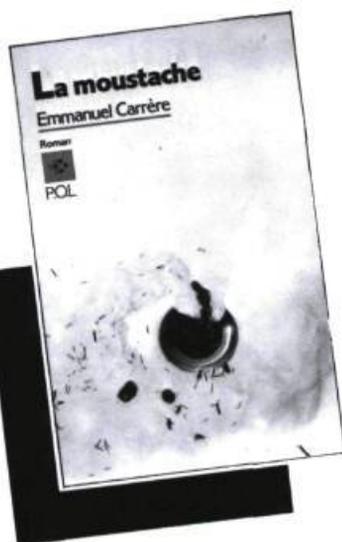
Christian Desilets

Viennent de paraître!



Stanké

2127, rue Guy, Montreal H3H 2L9 (514) 935-7452



LA MOUSTACHE
Emmanuel Carrère
P.O.L., 1986; 18,25 \$

Couper ou ne pas couper sa moustache? Et puis oui, faisons-la disparaître et voyons ce qu'en diront les autres. Mais ils ne remarquent rien, allant jusqu'à affirmer que ce qui me caractérisait, mon défunt attribut pileux, n'a jamais existé. On veut me rendre dingue; le complot est bien orchestré...

Deuxième roman d'Emmanuel Carrère, *La moustache* n'est pas sans rappeler *Le nez* de Gogol par l'absurdité cauchemardesque de la situation. Mais là où Gogol ramenait son lecteur à la réalité, Carrère l'enfoncé dans les abîmes de l'horreur.

Hypnotisé dès le départ, on s'aventure toujours plus loin dans ce labyrinthe de la folie (réelle ou simulée, on ne saura jamais) laissant derrière soi toute possibilité de retour. Une descente aux Enfers, longue, périlleuse et fort agréable.

Et la fin n'apportera aucune solution. Fidèle à la logique du récit, l'issue sera source de confusion. Impossible de distinguer le rêve de la réalité, de là peut-être la force des émotions qui, tout au long du roman, nous auront parcouru l'échine. Pitié, agacement, incertitude, haine, dégoût, admiration, que de sentiments contradictoires destinés tant aux personnages et au récit qu'à leur créateur.

Le tour de force d'Emmanuel Carrère: à partir d'une prose des plus intéressante, avoir créé l'arme suprême, celle qui dissuadera le porteur de moustache de se défaire de ses plus beaux atours.

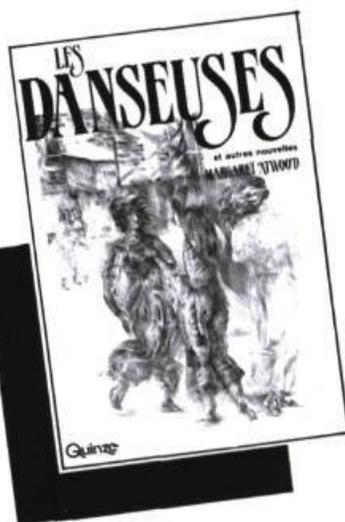
Gloria Kearns

LES DANSEUSES
Margaret Atwood
Quinze, 1986; 15,95 \$

Les 14 nouvelles qui composent ce recueil et qui viennent d'être traduites en français datent déjà de 1977. Ces courts textes sont tous très homogènes tant par leur style que par leur contenu. Ils racontent des moments saisis dans le cours ordinaire de vies dépourvues d'héroïsme. Et pourtant ces récits sont captivants. C'est sans doute parce que Margaret Atwood sait rendre aux événements toute leur vérité, si simple soit-elle.

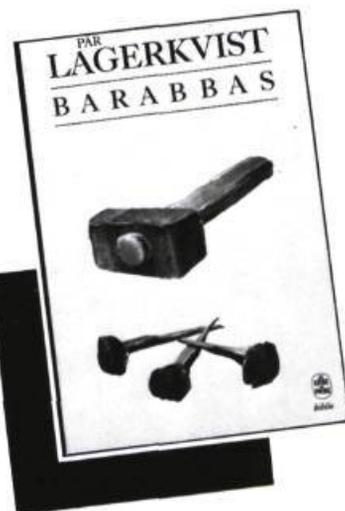
Le livre provoque un questionnement important en ce qui concerne le sujet de la création: qu'est-ce que la banalité? Ou encore, existe-t-il des sujets trop banals pour qu'on s'y attarde? Atwood a choisi de présenter des situations exemptes d'extravagance qui, par sa plume, prennent l'allure d'aventures exceptionnelles. Rien n'est trop trivial pour l'inspiration. Ainsi, une journaliste de tourisme, immunisée contre les ravissements du voyage et blasée des joies de l'exotisme, retrouve son enthousiasme alors qu'elle vit une aventure enfin réelle: la chute de l'avion en pleine mer. À chacune de ces nouvelles, Margaret Atwood semble avoir le même souci: éviter les fins résolutoires. Cette pratique a toujours quelque chose d'un peu frustrant pour le lecteur, quoiqu'en le laissant sur sa faim, elle ne permet pas à son intérêt de décliner.

Ce qui fascine dans *Les danseuses*, c'est que Margaret Atwood ne dérange pas le cours des choses. L'écrivain reste humble devant la vie qu'elle



tente simplement de comprendre et de raconter. Aussi, cette phrase dite par un personnage de l'une des nouvelles résume l'esprit du livre. «Tout le monde croit que les écrivains en savent plus long que les autres sur le fonctionnement de l'esprit humain, mais c'est faux. Ils en savent moins, c'est pourquoi ils écrivent. Ils essaient de comprendre ce qui pour tout le monde paraît évident.»

Isabelle Ferland



BARABBAS
Pär Lagerkvist
Biblio n° 3072, 1986; 7,95 \$

Se dit sans rire: «Connu comme B... dans la Passion» là où précisément la Bible se retire. Point

de suite au brigand délivré, le vrai héros qui meurt en lieu et place, Lui, tient bien la pose.

Imaginer l'expression suédoise et Lagerkvist, saisi du paradoxe, écrivant *Barabbas*. Un récit ambigu, étonnant par sa mise à distance de toute certitude alors même que s'y lève l'aube des temps chrétiens. L'auteur tient le pari de ne pas décréter le réel univoque, donnant plutôt à voir tantôt selon le doute et la fascination qu'éprouve Barabbas devant le crucifié, tantôt selon la foi — et l'imagination — des disciples du Maître.

Rien n'est sûr ici-bas, et Barabbas lui-même échappe aux compagnons qui croyaient le connaître. Reste l'autre, le sans-Dieu, le fruit maudit à sa naissance, maudit encore d'être celui qui a volé la vie du Christ. Et puis au bout d'une vie en marge, de nouveau rencontrer l'Histoire dans l'incendie de Rome pour y laisser son nom tragique et dérisoire.

Nobélisé après la parution de ce très beau roman, Pär Lagerkvist se trouve en traduction française principalement chez Stock. À signaler en format poche *Le nain*, chez le même éditeur ainsi qu'*Âmes masquées* chez Garnier-Flammarion.

Lucie Bélanger

LES AVENTURES D'HADJI BABA EN ANGLETERRE
James Morier
Phébus, 1986; 25,95 \$

Qui n'a jamais vécu l'expérience angoissante de se retrouver en pays étranger, parmi des gens de langue et de mœurs différentes? Hadji Baba d'Ispahan, lui, en sait quelque chose. Diplomate persan, premier attaché d'ambassade en Angleterre, il se trouve plongé dans le tumulte de la société londonienne du XIX^e siècle. Le choc est brutal et... hilarant.

Dans la chevauchée d'Hadji Baba et ses compagnons, sortis tout droit des



Mille et une nuits, à travers salons de thé et dîners diplomatiques anglais, mésaventures et situations cocasses se bousculent. L'étonnement des uns (la baignade serait donc interdite dans les eaux des parcs londoniens?) n'a d'égal que l'émoi des autres (se faire offrir avec les doigts des morceaux de table? Quelle horreur!).

Récit à plusieurs niveaux: satire des mœurs anglaises de l'époque, critique acerbe de cette société à «(...) l'âme qui se vautre et dort dans l'argent» (p. 403), procès du despotisme politique et religieux de l'Islam, d'aucuns ont voulu y voir un avertissement proprement «prophétique» des soubresauts politico-religieux qu'a vécus l'Iran contemporain. Sans verser à ce point dans le ridicule, on peut affirmer que, soixante ans avant les célèbres paroles de Rudyard Kipling, «East is East and West is West and never the twain shall meet», son compatriote James Morier avait déjà écrit l'œuvre définitive sur l'incompréhension qui sépare Orient et Occident.

Robert Hayhurst

LES TROUBLE-FÊTE

Christine Arnothy
Grasset, 1986; 24,95 \$

Des hommes et des femmes chargés de secrets, des événements inattendus, des rencontres insolites. Tout cela constitue le tableau présenté par Christine Arnothy dans son roman *Les trouble-fête*.

L'auteure dans une fresque à haute tension nous raconte la vie survoltée des copropriétaires d'un petit immeuble. Des personnages en quête de liberté, d'aventures, de tendresse et d'amour se côtoient et leurs vies s'entremêlent. À travers des bribes de dialogue dispersées çà et là dans le récit, on apprend les bonheurs anciens et les causes de la solitude récente des habitants de la maison. Viennent les trouble-fête qui renversent les habitudes de la petite communauté: une jeune fille en a assez de sa mère trop possessive, un fils ingrat est aux prises avec des problèmes de drogue, un amant ne recherche que plaisir et bien-être auprès de sa compagne, un mari désabusé de sa femme s'intéresse soudain à sa jeune voisine.



L'auteure se promène avec agilité à travers les divers éléments du décor, semant de temps à autre des intrigues nouvelles, qui permettent au drame de prendre forme. Toutefois, le

VIENT DE PARAÎTRE DANS LA COLLECTION LITTÉRATURE D'AMÉRIQUE

Hélène Rioux
L'HOMME DE HONG KONG
nouvelles

QUÉBEC/AMÉRIQUE



9,95\$
130 pages

Au cœur de ces nouvelles, l'imparable distance. On se cherche, on se trouve. Il frappe à la porte, elle ouvre. Il s'approche, caresse un sein, faufile la main dans l'entre-cuisse. Un cri, bref, les yeux fermés, celui de l'orgasme et d'une certaine retenue. Entre les êtres, il n'y a que cette communication brève, ponctuelle, passionnée. Au petit matin, tout est effacé. Chacun reprend son corps, son intimité, sa solitude. Le jour, la nuit, la vie...

Hélène Rioux révèle, dans ce recueil où se manifeste son incontestable maîtrise du genre, un talent qui a atteint sa pleine maturité. Talent, du reste, confirmé par le prix qu'elle s'est mérité au «2e Concours de nouvelles» organisé par Radio-Canada avec «L'homme de Hong Kong».



QUÉBEC/AMÉRIQUE

450, rue Sherbrooke Est, 3e étage, Montréal, Qc, H2L 1J8
Tél.: (514) 288-2371

commentaires

manque de profondeur des dialogues, le traitement un peu superficiel des thèmes abordés et le rythme effréné de l'histoire interdisent de faire des *Trouble-fête* une réussite complète.

France Lessard

NOUVEAUTÉS

Le mari de sa femme

Luigi Pirandello
Balland; 26,00 \$

Lazare ou le grand sommeil

Alain Absire
Calmann-Lévy; 23,95 \$

Les mots croisés II

Georges Perec
P.O.L./Mazarine; 19,75 \$

Souvenirs

Alberto Savinio
Fayard; 24,95 \$

Oro

Cizia Zyké
Poche n° 6217; 7,50 \$

Le livre de passe

Paul Loubière
Phébus; 23,50 \$

Lorelei

Maurice Genevoix
Points R-244; 6,50 \$

Le roman de Monsieur Molière

Mikhaïl Boulgakov
Lebovici; 24,00 \$

Une vie de chat

Yves Navarre
Albin Michel; 14,95 \$

L'ingénieur aimait trop les chiffres

Boileau-Narcejac
Folio n° 1723; 5,25 \$

Meurtre sur l'Hudson

Don Flynn
Série noire n° 2048; 6,95 \$

Essais étrangers

Jeanne d'Arc

Régine Pernoud et M.-V. Clin
Fayard; 28,00 \$

Le génocide dans la fiction romanesque

Charlotte Wardi
PUF; 25,00 \$

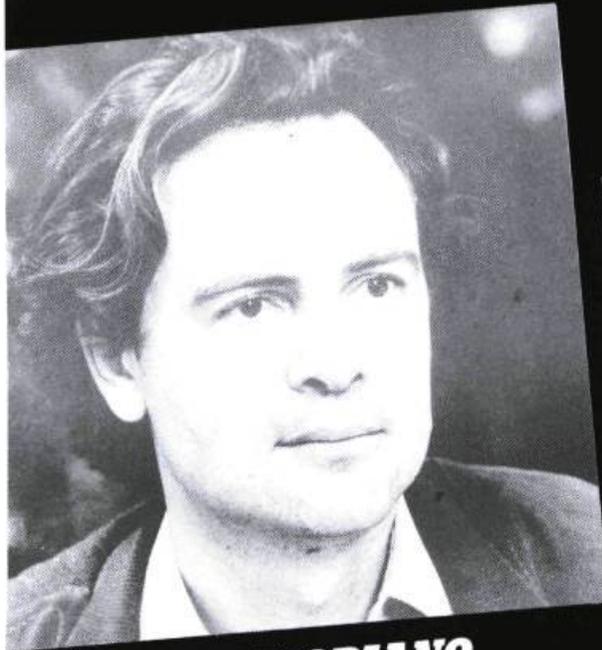
Coca coke

Alain Delpirot et Alain Labrousse
La Découverte; 22,95 \$

Qu'avons-nous fait de leur jeunesse?

Jean Sur
Laffont; 18,95 \$

LA RENTRÉE



PATRICK MODIANO Dimanches d'août

« Pour un Modiano, celui-là, c'est un vrai Modiano. Hé oull Et, pour ceux qui sont sensibles à ce ton de cauchemar doux, c'est un grand plaisir. (...) Tout le charme de Modiano est dans cette façon si légère de distiller l'angoisse et le mystère, d'avancer à demi-phrase, d'engager le lecteur à deviner autant qu'à lire. » (Jean-F. Josselin, *Le Nouvel Observateur*)

« Bref roman quasi parfait, où les procédés de Modiano, quelque évidents, exercent les ravages de leur charme de façon plus mystérieuse que jamais. » (François Nourissier, *Le Point*)

« Tout l'art de Modiano, maintenant familier, est dans le dosage de nos frayeurs, de nos sensations d'impulsion. Nous avons envie de taper sur l'épaule des personnages, de leur dire: pas ça, malheureux! C'est un peu la même impression qu'en lisant Kafka. » (B. Polrot-Delpech, *Le Monde*)

En librairie à 17,95\$



PASCAL QUIGNARD Le salon du Wurtemberg

Retiré dans la vaste propriété familiale, dans le Wurtemberg, un musicien refuse tout à coup de se produire en concert et annule les cours qu'il donnait à San Francisco et à Paris.

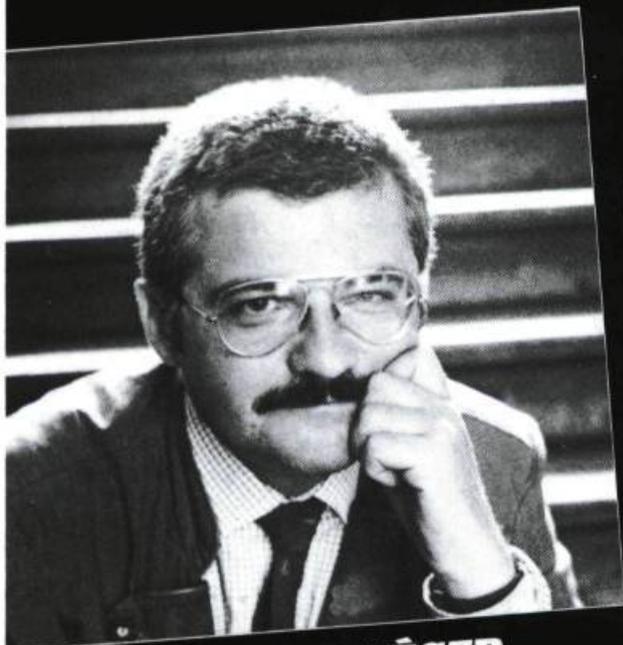
« Mettons donc le point sur l'i de Quignard: Le salon du Wurtemberg est un très beau livre. » (Claude Roy, *Le Nouvel Obs.*)

« L'un des plus beaux livres parus cette année. » (Marc Lambron, *Le Point*)

En librairie à 22,95\$

GALLIMARD

86



JACK-ALAIN LÉGER

Wanderweg

« Quand a-t-il commencé et comment, ce "malaise dans la civilisation"? Pourquoi un peuple qui chantait Mozart a-t-il un jour entonné l'hymne nazi? Cette question douloureuse, Bruno Arnheim, compositeur et chef d'orchestre de génie, ne cesse de se la poser. Mais quelle réponse peut apporter un musicien, l'exalté contemporain de Richard Strauss, né sujet de Louis II de Bavière, mort citoyen de l'Allemagne d'Adenauer? Quel est le sens de cette barbarie, de cette décadence? Quel est le sens de sa vie et de son œuvre? » (J.-A. L.)

Au lecteur de s'aventurer à travers ce roman à la fois roman d'amour et roman d'apprentissage, fresque historique et histoire d'une famille, réflexion sur la politique et la culture qui est aussi, ou avant tout, une randonnée, une flânerie romantique, un Wanderweg.

En librairie à 22,95\$



JEAN-DENIS BREDIN

L'absence

Le premier vendredi de novembre, Claude Hartmann est parti pour Venise emmenant sa mère mourante. Dix jours ils ont vécu ensemble, dix jours, une vie. Elle est morte. Il a disparu. Ainsi commença, ou finit, son absence.

En librairie à 19,95\$

Les Paris de François Mitterand

François Chaslin
Folio actuel n° 7; 7,50 \$

Le langage et la vie humaine
Maurice Swadesh
Payot; 36,95 \$

Le noir et le rouge
Catherine Nay
Poche n° 6207; 7,95 \$

Ras la pub
Laurent Jezequel
Joseph Clims; 19,95 \$

Science-fiction

Les voies d'Anubis
Tim Powers
J'ai lu n° 2011; 6,95 \$

Le livre d'or de la S.F.:
Alfred Bester
Presses Pocket n° 5234; 8,95 \$

Comment jouer à l'homme invisible en trois leçons
Philippe Curval
Présence du futur n° 420; 9,75 \$

L'année de la science-fiction et du fantastique québécois 1986
Passeur; 9,95 \$

Univers 1986
J'ai lu n° 2012; 5,95 \$

Bandes dessinées

Lyon:
Comme des chiens
Joël Garriga
Lucien Souny; 14,95 \$

Mr Magellan:
L'île des colosses
Géri et Duchâteau
Lombard; 7,95 \$

Le nain jaune
Jean-Claude Denis
Casterman; 17,95 \$

Un max de Mad
Albin Michel; 21,05 \$

Une aventure de Cliff Burton:
L'ombre de Victoria
Rodolphe et Garcia
Dargaud; 7,95 \$

Les Cahiers de la bande dessinée:
Schuiten
n° 69; 4,95 \$

La nuit de l'étoile
Moebius et Bati
Aedena; 9,95 \$

Vic Valence:
Une nuit chez Tennessee
Glénat; 7,95 \$

Jimmy Laventure T. 1:
Les dents de la bouche
Jannin et De La Royère
Dargaud; 7,95 \$

Gully T. 2:
Le pays des menteurs
Dodier et Makyo
Dupuis; 7,95 \$